

521939.

OCTAVE J. A. COLLET

TERRES ET PEUPLES DE SUMATRA

Ouvrage orné de 150 dessins ou graphiques
et de 180 planches hors texte ainsi que d'une grande carte en couleurs.

Ouvrage ayant obtenu le
PRIX TRIENNAL « MAURICE RAHIR »
décerné pour la première fois en 1924 par la
SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE



2733

pp. 1-xvi, 1-562

AMSTERDAM
SOCIÉTÉ D'ÉDITION "ELSEVIER"
MCMXXV

Superbes et redoutables, les couples monogames de ces superbes félins — aux mufles et aux poitrails barbouillés de sang — reposent le jour dans les savanes de *glagah* ou de *lalang*, rêvant de meurtre et de carnage. Nyctalopes, ils poursuivent la nuit, dans les limites de territoires de chasse jalousement défendus, les hardes de cerfs et les bandes de sangliers dont ils font leur curée.

Nulle part dans l'île, le tigre ne s'est laissé refouler par les défrichements. Il sait — par des absences qu'il utilise pour entreprendre d'immenses randonnées — se faire oublier pendant des mois entiers. Puis, subitement, alors que les populations se sont rassurées, il revient lever une dime de sang et de carnage, bientôt attestée par une carcasse étripée, qui achève de pourrir dans la brousse.

En général, les tigres n'attaquent pas l'être humain, sans doute à cause de sa taille élevée. Mais une fois que les fauves ont appris par l'expérience à se rendre compte de la faiblesse de cette proie facile, ils deviennent « mangeurs d'hommes ». Dès lors, ils montrent une prédilection marquée pour le Chinois ou l'indigène dont la chair est, à en croire les sylvicoles, « moins acide » que celle des blancs.

A l'orée des grands bois, et souvent tapie dans les maîtresses branches des arbres de bordure, s'embusque la panthère à la robe si merveilleusement tachetée. Sa progéniture mélanodermique, chat noir géant, au masque troué de deux yeux d'or fixes, est loin d'être rare. La grâce et la douceur rythmées des mouvements de ce « tigre à fleur » — traduction littérale de son appellation malaise — se transforment instantanément en l'agilité éblouissante de la mort, passant rapide comme l'éclair. C'est un animal redoutable dans les régions d'élevage.

Quantité de petits carnassiers, toujours affamés et menaçants : blaireaux se défendant par la projection d'un liquide infect ; — martes à la longue échine ; — hermines allongées ; — moufettes trop odorantes, dont le *bintoerong* musqué ; — loutres onduleuses ; — civettes rampantes ; — paradoxures, *moesangs* omnivores, insatiables dévorateurs de café mûr ; — sveltes fouines parmi lesquelles la féroce mangouste au nez pointu — l'ichneumon de Sumatra — sont parmi les plus actifs à faire œuvre de massacre entre les plus faibles.

Le plantigrade particulier à la Malaisie, le *broeang* des sylvicoles — *Ursus malayanus* — est assez commun. Opulent d'une noire fourrure de velours, aux reflets mordorés, la gorge marquée d'un cercle clair, son mufle jaunâtre, à la lèvre inférieure extensible, lui donne une physionomie bonasse, malgré une vigueur qui lui permet de se défendre contre le tigre. Friand de rhizomes savoureuses, consommateur glouton de noix de coco et ennemi acharné des abeilles sauvages dont il pille les nids mellifères, — si inaccessibles que puissent sembler les arbres énormes auxquels ces insectes les confient — c'est un hôte malfaisant, redouté dans les plantations indigènes.

Deux variétés de rhinocéros bicornes (*R. sumatranensis*), coexistent à Sumatra. Plus petit que leurs congénères africains, ils sont autochtones à l'île et à Bornéo, mais manquent à Java où se rencontre l'unicorne, dont l'habitat comprend aussi l'Hindoustan et l'Indo-Chine. Comme les éléphants, les rhinocéros sont les créateurs d'un réseau de pistes et de cavées qu'ils parcourent incessamment et que les indigènes utilisent comme couloirs à travers la jungle. Farouches et stupides, ces brutes, défendues par d'épaisses cuirasses, se livrent à des courses aveugles et effrénées. Elles

chargent follement, tête baissée et rasant le sol, tout ce qui excite leur méfiance.

Dans le sud, où les rhinocéros paraissent complètement faire défaut, ils sont remplacés par les tapirs (*Tapirus indicus*) — *tijpan*, *tenoecq* ou *koeda ayer*, cheval d'eau des indigènes — pachydermes à la trompe prenante, ridiculement raccourcie et survivance d'un type tertiaire, dont les individus se retrouvent uniquement dans la péninsule malaise, les Philippines et l'Amérique méridionale. Ces animaux, de mœurs essentiellement nocturnes, sont non seulement rares, mais extrêmement difficiles à apercevoir, tant le curieux tachetage qui leur a valu le nom de « tapir à chabraque » les camoufle adroitement. En général, les régions basses et humides du versant oriental constituent leur habitat favori, sans pourtant que cette prédilection les empêche d'effectuer des courses prolongées à des altitudes où le naturaliste ne s'attendait guère à leur présence.

La torpeur lourde de la forêt est, de temps à autre, réveillée par les clameurs effrayantes de canins sauvages, à la tête pointue de renard, montrant un pelage roux et hérissé que termine une queue raide, s'achevant en houppe noire. D'une férocité et d'une audace incroyables, les petites meutes de ces « chiens des bois » font fuir devant elles tout être vivant, même le tigre.

En tous lieux, s'aperçoivent, galopantes, d'innombrables cohortes de sangliers, gros comme de petits ânes — les uns montés sur des pattes fines et longues, les autres trapus — tous portant un groin allongé et une toison de soies rudes. Un trait leur est commun : l'instinct dévastateur des cultures si péniblement aménagées en forêt. Les plus nombreuses de ces bandes pillardes sont celles qui se composent de *nanogoi* (*Sus verrucosus*), caractérisés par des joues protubérantes et calleuses pourvues de favoris hérissés.

On comprend, à voir les dégâts causés par les sangliers, dont les grognements sourds et rageurs troublent les lisières de la sylvie, la sauvegarde que le sultan de Djohore accorde depuis longtemps aux tigres de ses forêts péninsulaires, grands destructeurs de *babi outan* — « porcs des bois ». Récemment, les autorités néerlandaises se sont décidées à étendre cette protection aux *rimau* de Sumatra, devenus ainsi les chats monstrueux de ces rats énormes et assumant par le fait un rôle domestique et utilitaire, tout à fait imprévu.

Les ruminants sont nombreux et de toutes tailles. Le plus primitif, le *pandanglok* ou *kantjil* (*Tragulus kanchil*), proche parent du chevrotin de l'Afrique occidentale, est largement représenté. Grand comme un lièvre haut sur pattes, il ressemble à une biche naine, aux dents recourbées, quoique n'étant nullement un cervidé. Il fait antithèse avec les *roessa* (*Cervus equinus*), bête chevaline à la vigueur délicate et gracieuse, plus grande que nos cerfs d'Europe — mais dont les ramures puissantes ne portent jamais plus de trois andouillers par corne — et avec le *kidang*, cerf aboyeur (*Cervulus muntjac*), qui tient la place du chevreuil de nos halliers européens.

Le *banteng* ou *seladang* (*Bos sundanicus*), spécimen ultime d'une des plus belles races de bovidés, commune à Bornéo et aux solitudes de la péninsule, manque complètement à Sumatra, tandis qu'il abonde encore à Java, où, par contre, l'éléphant, le tapir, l'orang-outan, les iamang, l'ours et la civette sont inconnus. Mais, une antilope, la *kambing outan* des Malais, le *baidor* des Batak (*Capricornis suma-*

chaque trou et, par un mouvement du pied le remplit d'une terre enrichie de la potasse des cendres. La pluie se charge du reste, car la graminée qui exige moins de fumier que d'eau, n'a besoin que de trois à quatre mois pour son évolution complète dans ces terres surchauffées et merveilleusement arrosées.

L'usage barbare et général que font tous les peuples primitifs de la culture par essartage ou écobuage, étend un cercle de dévastation et de mort dans un rayon dont les villages sont les centres. D'immenses espaces sont devenus nécessaires pour nourrir d'infimes groupements humains, stérilisant la terre par l'abus qu'ils en font.

Bien qu'en maints endroits la forêt ait tôt fait de reconquérir les espaces qui lui ont été ainsi enlevés, on ne saurait parler d'une reconstitution. L'indigène, après quelques années de repos laissé au sol, revient sur les emplacements dont le *blokar* — jeune taillis — est facile à abattre, tandis que les grands troncs de jadis fournissent, par leur lente décomposition, un engrais fertilisant.

La conséquence d'un nomadisme cultural aussi complexe en ses phases successives et progressives, se solde finalement par l'anéantissement de toute vie arborescente et remplace celle-ci par le *lalang*, qui imprime un caractère monotone à d'immenses régions transformées en steppes stériles par cette « mauvaise herbe ».

L'incendie, condition primordiale de la culture némorivague — véritable économie de brigandage et de vandalisme forestiers — est également appliquée à la chasse. De vastes savanes sont, à cet effet, périodiquement livrées aux flammes. l'herbe tendre dont elles se couvrent ensuite attirant le gibier, plus facile à tuer en terrain découvert.

Ces pratiques déplorables auxquelles les gouvernements coloniaux n'ont — en aucun pays du reste — opposé de défenses effectives, non seulement sont répréhensibles au premier chef parce qu'inutiles, mais encore accélèrent l'usure de la planète et portent des atteintes irrémédiables au capital — somme toute limité — de l'énergie tellurique. La méconnaissance de ces lois par l'indigène imprévoyant a pour conséquence un déboisement regrettable et la dénudation de vastes étendues qui étalent au grand soleil leurs squelettes d'arènes granitiques ou leurs manteaux de latérite argileuse.

Presque aussi blâmables sont les pratiques de la rapine gaspilleuse, connue sous le nom de cueillette des produits sylvestres et qui compte déjà à son passif la disparition des arbres à getah-percha et celle des camphriers, sans parler de bien d'autres espèces végétales.



LA subsistance des indigènes étant assurée par les produits forestiers et par la faune aquatique, si abondante, le peu de développement relatif de la chasse ne doit pas seulement être attribué à l'influence des civilisations antérieures — bouddhique et brahmanique — qui défendent de mettre à mort n'importe quelle créature vivante. Il est à regretter que les porcs, dont les dégâts sont considérables et pour la destruction desquels on a recours à nombre de toxiques, ne soient que trop rarement pourchassés, l'Islam interdisant à ses fidèles l'usage de cette chair impure.

Certains forestiers n'hésitent pas à attaquer l'éléphant ou le rhinocéros, qu'ils guettent à l'affût et tirent à bout portant afin d'être assurés de leur coup. La méthode habituelle est plutôt de faire tomber ces pachydermes dans de profondes chausse-

<

trappes, garnies de bambous taillés en pointe, sur lesquels les animaux s'embrochent et se tuent.

On emploie aussi de nombreuses variétés de pièges, remarquables par leurs complications ingénieuses. Ce sont communément des bambous aiguisés, fixés à l'extrémité d'une branche ou d'un jeune arbre bandé comme un arc, et retenu par un lien de rotin. Malheur à l'être vivant qui fait détendre cet engin en touchant une liane mise en travers sur la piste : l'arbre flexible reprend sa position en transperçant la victime.



LES grandes chasses à courre — telles qu'elles se pratiquent à Java et dans certaines parties de Célèbes — sont inconnues. On se contente de délimiter d'immenses enclos dans la jungle éclaircie, au moyen de longs câbles de rotin auxquels sont suspendus des haillons multicolores dont la vue arrête un instant les cerfs. On y dispose fréquemment, à hauteur d'encolure, des lacets dans lesquels les animaux s'engagent. Quoi qu'il adviene, les chasseurs restés à l'affût profitent du retard ou de l'hésitation momentanée du cerf pour couper d'un coup de *gliwang* les deux jarrets postérieurs de l'animal, quitte à l'achever ensuite.

L'indigène étant essentiellement ichtyophage, la pêche joue un rôle primordial dans sa vie économique. Les côtes, d'ailleurs, sont très poissonneuses et la pêche fluviale est fort importante dans son ensemble. Les engins de capture sont nombreux et variés : harpons, lignes, nasses, filets de toutes dimensions, quelques-uns fort ingénieusement conçus. D'énormes parcs de pêche (*séro*, *djermal* ou *kelong*) sont établis sur les rivages maritimes. De grands barrages sont installés en certaines saisons en travers des rivières qui présentent fréquemment des *loeboeks* — fosses affouillées ou biefs naturels — véritables réservoirs à poissons.

On utilise beaucoup les drogues enivrantes. Le suc extrait d'une plante volubile dont la racine — *akar toeba* (*antiaris toxicaria*) — pilée en bouillie est jetée dans le courant, plonge le poisson dans une léthargie si profonde qu'il peut être ramassé à la main. Il est heureux, pour le repeuplement des cours d'eau, que le poisson qui s'échappe se remette rapidement de son intoxication passagère.



LES conditions économiques des villages situés à proximité de *sawah* — rizières aquatiques — sont naturellement dominées par ce facteur. Reproduction artificielle de la saison pluvieuse — grâce à l'éclage des eaux en nappes et en gradins qu'un courant apporté par des rigoles vivifie continuellement — la rizière aquatique est l'œuvre de générations successives qui ont patiemment capté et amené, parfois de très loin, le moindre filet liquide et l'ont domestiqué afin d'assurer leur alimentation.

L'influence de la *sawah* est énorme, les travaux d'affectation étant forcément collectifs. En outre, la rapide succession des travaux champêtres a obligé les communautés agricoles à des efforts solidaires impliquant une sédentarité définitive, de beaucoup antérieure à l'arrivée des Européens.

chasse, beaucoup moins en tout cas qu'on ne serait tenté de le croire. Cependant, quelques dépouilles d'oiseaux, de *bijawak* — varans — et de serpents, mais surtout le pelage et les bois lisses du grand cerf — le *roessa* — donnent lieu à un petit mouvement commercial, où entrent aussi la robe rayée du tigre, les défenses d'éléphant et les cornes du rhinocéros.

La chasse au tigre, tyran de la forêt — où il prélève sur tous les habitants une lourde rançon de mort — est, pourrait-on dire, uniquement défensive. Partout on aperçoit les larges empreintes en éventail des pattes du félin à la longue et souple échine; partout s'entend son terrifiant et guttural rognonnement. Quelquefois, on le prend au piège, ou bien l'on empoisonne la carcasse d'une proie récente, que, selon une habitude invétérée, le *Toean Rimau* — le « seigneur tigre » — revient achever le lendemain.

Les statistiques d'exportation de Sumatra ne signalent qu'une quantité infime de défenses d'éléphant. La chose est aisée à comprendre. Produit de haute valeur sous un volume réduit, l'ivoire peut en effet être transporté — en fraude des droits de sortie assez élevés — vers Singapore où les entrepôts des Chinois spécialisés dans ce trafic, contiennent souvent le centuple des quantités d'ivoire indigène enregistrées officiellement, tandis que la beauté et le poids des pointes démentent victorieusement la réputation qui a été faite à l'éléphant de Sumatra, de ne posséder que de faibles défenses, pesant en moyenne de 12 à 14 kilogrammes.

Encore nombreux, il y a deux décades, et craignant si peu l'homme qu'ils s'ébattaient sur les voies du chemin de fer de Deli et refusaient de se garer des trains — obligés de s'arrêter et d'attendre leur bon plaisir pour continuer leur trajet — les éléphants semblent avoir disparu de certains territoires. Des randonnées mystérieuses, qui les portent à des centaines de kilomètres — sans qu'ils se couchent jamais, car l'éléphant dort debout — les font passer durant la saison pluvieuse avec la rapidité d'une nuée rabattue sur le sol, et pendant la saison sèche, lorsque la terre est dure, avec le bruit d'une cavalerie lancée au galop.

Au cours de ces migrations, leurs hordes arrachent les poteaux télégraphiques ou les arbres vivants qui soutiennent les fils électriques, dont les vibrations sonores, comparables au bourdonnement des abeilles, leur font croire à la présence du miel qu'ils savent apprécier. Les dégâts causés par les éléphants dans les rizières, que leur appétit insatiable et leur formidable piétinement ont bientôt anéanties, sont indescriptibles. La guerre sans merci qui leur a été déclarée aurait fini par aboutir à leur extermination, si des mesures de sauvegarde n'avaient été récemment promulguées, car les populations perdent peu à peu la vague conscience totémique qui leur défendait de mettre à mort ces *orang gadang* — « grands hommes » — sans un motif absolument justifié. Depuis 1909, la réglementation cynégétique, relative aux espèces sauvages sérieusement menacées d'extinction, a été plus d'une fois renforcée, les animaux les plus rares ne pouvant désormais être chassés que moyennant autorisation spéciale.

Il est probable que l'éléphant a jadis été protégé par les coutumes indigènes, car son emploi, aujourd'hui presque oublié, — mais qui paraît renaître à Atjeh — a été de règle à Sumatra, comme il l'est encore dans la Malaisie continentale.

Le rhinocéros est traqué pour ses cornes, auxquelles la pharmacopée chinoise

attache une valeur extraordinaire. Elles sont pour certains groupes sylvicoles le but de véritables expéditions, qui durent parfois plusieurs semaines. En règle générale, les chasseurs indigènes utilisent la persistance de la bête à passer par les mêmes coulées, ce qui finit par les raviner profondément. Les forestiers en profitent pour les approfondir en cavées qu'ils achèvent à pic. Une fois engagé dans ce couloir étroit, l'animal ne peut faire volte-face et n'ayant pas l'instinct de reculer, devient une proie facile. Lorsque le terrain ne se prête pas au creusement d'une tranchée, les coureurs des bois prennent le rhinocéros — de même que l'éléphant et le tapir — au piège d'une fosse recouverte d'un clayonnage adroitement masqué, que l'animal brise sous son poids.

Le cerf, rapide et défiant, qui trahit sa présence par une bramée effarante, est, comme c'est le cas pour tous les animaux offrant un intérêt économique quelconque, fort habilement capturé dans des traquenards d'une remarquable ingéniosité.

Il faut encore citer, parmi les produits sylvestres d'origine animale, la cire récoltée en quantités relativement considérables. Les abeilles sauvages ont l'habitude d'établir leurs ruches dans les cavités ou dans l'aisselle, ainsi que sur les branches maîtresses d'arbres gigantesques, dénommés de ce fait *Kajoe sialang* ou *toalang*, et dont les troncs lisses, d'un blanc grisâtre, constituent une défense efficace contre tout ennemi, excepté l'homme. Les coureurs des bois ont bien vite fait de se hisser au sommet de ces géants séculaires. Des chevilles en *nipa* ou en bambou enfoncées horizontalement dans le fût de l'arbre, à la façon d'une échelle qui n'aurait qu'un montant, leur permettent une escalade relativement facile.

Les ruches de feuilles mortes, protégeant la nudité des rayons que recouvre une vivante couche de bestioles industrieuses, sont suspendues à une grande hauteur comme autant d'immenses fruits brunâtres et veloutés. D'un coup sec de *parang*, — coutelas — on les détache des branches qui les soutiennent. Le miel très liquide, un peu âcre, est avidement consommé, encore mélangé de propolis et de cadavres d'insectes. La cire, excellente, est fondue en pains d'une valeur commerciale qui est loin d'être à dédaigner.

Les droits indigènes sur ces ruchers sauvages sont assez compliqués. Généralement, les arbres sur lesquels les abeilles ne se découragent pas d'établir leurs nids mellifères sont revendiqués par les individus ou les collectivités qui possèdent le privilège de défrichage; mais l'«inventeur» d'un nouveau rucher peut s'approprier le produit des trois premières récoltes de miel et de cire.



LES richesses végétales de la forêt paraissent, à première vue, inépuisables. Il n'en est malheureusement pas ainsi à l'user. La plupart des massifs, extrêmement hétérogènes, sont peuplés de végétaux et d'arbres dont beaucoup ne présentent pas le moindre intérêt commercial. Aucune essence ligneuse ne semble dominer, sauf sur le littoral, où règnent les palétuviers, précieux à tant de titres.

En même temps qu'ils préparent aux générations à venir les terres fertiles — nourricières des récoltes futures — ces rhizophores ont le grand avantage d'être un

raient être considérées comme des indices ethnographiques. *Orang loeboe*, par exemple, veut tout bonnement dire les « hommes d'amont », comme *Orang darat* signifie « riverains des bas pays ».

De grandes différences se notent entre ces humanités mal définies, qui vivent à proximité de populations malaises ayant atteint, somme toute, un certain degré de civilisation. C'est ainsi que les *Loeboe* du Mandheling, dont le plus grand nombre sont devenus musulmans, ne se distinguent plus guère des populations qui les entourent. Ceux d'entre eux qui n'ont pas encore embrassé l'Islam, composent les misérables groupes, à peine sédentarisés, qui rôdent dans les forêts du Batang Gadis, entre le Padang Lawas, au nord, et le Bas Mandheling, au sud.

Isolées, faméliques et galeuses, ces hordes à demi-nomades ne se souciant que vaguement du lien tribal, représentent sans doute la population sumatrienne telle qu'elle se composait avant l'arrivée des Hindous dans l'île. Le caractère doux, puéril à l'excès et par le fait versatile, de ces êtres arriérés, les fait envisager par les Malais comme des créatures inférieures à l'homme.

Les théories les plus audacieuses de l'amour libre étaient, il y a peu de temps encore, largement pratiquées par les *Oeloe* et les *Loeboe*, qui ne se faisaient aucun scrupule d'épouser leur mère et leurs sœurs. Leurs misérables habitations sont bâties à même le sol, mais la légende — d'accord avec les probabilités — les accuse, ce dont ils se défendent énergiquement, d'avoir autrefois élu domicile dans les arbres, à l'instar des *Semang* de la péninsule malaise.

Les *Loeboe* sont restés fidèles à l'arme de jet des primitifs, la sarbacane, composée de deux bambous creux, frettés l'un sur l'autre à contre-fil et collés de manière à ne former qu'un tout. Les dards faits de la nervure centrale, séchée et polie, d'une grande feuille, sont empoisonnés. Ils subissent toute la pression du souffle grâce à une bourre d'amadou fournie par certains champignons, et seraient une arme redoutable si la timidité des primitifs qui les emploient ne les empêchait de se venger des cruautés dont les Malais font si souvent preuve à leur égard.

Les *Orang Sakay* qui vivent dans le Siak, sont probablement les restes ultimes — combien mélangés ! — des populations *Veddah* de l'île. Les *Semang* ou les *Akit*, ces derniers indubitablement négroïdes aux cheveux crépus, habitent des maisons flottantes construites sur radeaux. Ils sont maintenant *djinak*, — « apprivoisés » ou « assimilés », — et se procurent par voie d'achat ce qui leur est nécessaire. — bien peu de chose ! — l'incroyable manque de besoins de ces aborigènes étant presque inimaginable.

Malgré la dégénérescence de ces peuplades et leur rapide absorption dans les collectivités indigènes avoisinantes, elles ont conservé quelques-uns de leurs caractères primitifs. C'est ainsi que le *Sakay*, armé d'une longue lance et d'un poignard, ose attaquer le tigre, tendre des pièges à l'éléphant et essayer de capturer le rhinocéros au moyen d'appareils aussi ingénieux qu'inutilement compliqués. Leurs lances présentent la particularité d'être constituées de sarbacanes de bois creux dans lesquelles se fixent des lames effilées, véritables baionnettes.





M AIS c'est principalement sous le vert manteau des forêts méridionales que Sumatra recèle les derniers vestiges d'une primitive humanité, rappel véhément des plus lointaines époques de la préhistoire. Toute la zone des grands affluents du Djambi et du Moesi, jusqu'au pied de la longue muraille axiale — qui semble leur avoir opposé une infranchissable barrière — est parcourue par des êtres aussi farouches que timides, les *Koeboe*.

Leurs hordes inquiètes, depuis longtemps refoulées et disloquées, sont d'une intellectualité peut-être plus éloignée de la nôtre que celle des aborigènes australiens, auxquels, à en croire certains anthropologistes, une partie d'entre elles s'apparentent. Non pas que le Koeboe soit dénué d'intelligence; mais sa pensée ne saurait s'étendre au delà des limites de la forêt, restée la même depuis les premiers jours du monde. Pour lui, la sylve est l'univers et la vie. Elle n'est pas seulement son domaine, elle est sa raison d'être. C'est vers elle que s'orientent toutes ses aspirations. Il y est né, il y veut mourir. Tiré de ses bois, amené au plein soleil, il est aussi pantelant et plus troublé qu'un chevreuil pris au piège.

Les résidus de ces tribus autochtones, poussières ethniques dont les légendes malaises et les chasses à l'homme des radjas indigènes avaient fait soupçonner, puis connaître l'existence, sont sans doute les derniers représentants d'une race qui peupla jadis la majeure partie de l'île et doit être considérée comme une des plus anciennes du globe.

Quelques-unes de ces hordes — tout permet de le supposer — n'ont jamais comme la moindre lueur de civilisation. Mais qui déchiffrera jamais l'énigme de leur histoire, et qui soulèvera le voile qui couvre leurs origines ?

Lorsque les Hindo-Javanais se rendirent maîtres du pays de Palembang, il est possible que certains clans indigènes, plutôt que de subir la loi du vainqueur, s'enfoncèrent dans les sylvies de l'intérieur. Des centaines d'années d'une affreuse vie errante et misérable, sur un sol fangeux, dans une forêt où règne une obscurité verdâtre, et dont ils ont savamment oblitéré les détours des sentiers, auront lentement transformé en sauvages les fugitifs, qui évitaient — et pour cause — tout contact avec l'envahisseur.

Avant l'ingérence politique et administrative des Pays-Bas à Sumatra, les Malais de Djambi réduisaient les Koeboe en esclavage, après les avoir capturés au cours de véritables chasses à l'homme. Tuer un de ces inoffensifs sauvages n'était pas plus criminel que d'occire un chien. Une tradition veut même qu'un des sultans de Palembang, pour accomplir le vœu qu'il avait fait d'offrir à la divinité un sacrifice digne d'Elle, fit, au siècle passé, remplir un *gantang* — mesure d'environ 8 ½ litres — d'yeux de Koeboe, auxquels, par un ironique raffinement de cruauté, il rendit ensuite une illusoire liberté.

mais suffisante, n'a pas, de ce fait, incité le besoin absolu, père de l'ingéniosité et de l'entreprise. Aussi les petites troupes familiales de gibbons qui, en sautant de branche en branche, parcourent les bois à la recherche de la pitance quotidienne, n'ont-elles pas une vie plus bestiale, plus imprévoyante, plus insoucieuse du lendemain que les Koeboe.

Fatalistes sans le savoir, et n'ayant d'autre besoin que celui de se remplir le ventre, ces sauvages stationnent dans l'endroit où les a amenés le hasard aussi longtemps que les possibilités d'alimentation n'ont pas été épuisées dans le rayon immédiat.

La réclusion farouche au milieu de la vaste prison de verdure, où le Koeboe s'obstine à vivre, a éteint chez lui tout instinct impérieux, à part la seule chose qui lui importe : manger. La satisfaction de ses besoins sexuels passe elle-même au second plan. Le régime permanent de la faim inapaisée, auquel, sur un sol fécond, le Koeboe est soumis, le pousse seul à la recherche journalière de sa subsistance.

Bien que les différents groupes se reconnaissent un droit permanent d'occupation sur certains territoires, délimités de façon tacite, la prévoyance, le souci de l'avenir, ces stimulants impératifs de l'activité, font défaut au Koeboe à un tel point qu'il n'a aucune intuition d'un approvisionnement quelconque.

Chacun opère pour son compte dans la forêt, piquant droit devant soi, escaladant les troncs abattus ou se glissant sous les ronces, s'insinuant entre les rideaux de lianes, rampant à plat ventre sur le sol sans jamais casser une brindille au passage, sans faire le moindre bruit, et en se guidant à travers le chaos végétal avec un sens infailible de la direction. N'importe quel Koeboe connaît la signification du moindre murmure dans la forêt.

Qu'il vienne à découvrir un arbre chargé de fruits, un champ de tubercules sauvages, la carcasse d'un animal, immédiatement la horde entière accourt. On ne songe plus alors qu'à manger à sa faim — une faim qui semble ne pouvoir jamais être assouvie — tant est grande la complaisance de ces estomacs indéfiniment dilatables. Mais si les recherches demeurent infructueuses, la bande souffre en silence. Tous se soumettent à l'inéluctable. La vie de ces sauvages est une alternative de famine et d'abondance momentanée, engourdissant ou exténuant tour à tour leurs forces par l'excès ou les privations.

Le Koeboe est ainsi resté essentiellement un consommateur des produits naturels qu'il recherche sans jamais en réserver la moindre part en prévision des jours de disette. Omnivore, les racines, les fruits, la viande des singes ou des porcs sauvages, les charognes en putréfaction, les reptiles et les vers, tout lui est bon. La chair du tigre, celle de l'éléphant, du chat et surtout celle du bucéros, sont cependant considérées comme vénéneuses, ultime rappel d'un totémisme oublié.

Les rhizomes de tout genre constituent le fond de l'alimentation. Déterrés à l'aide du bambou pointu dont le Koeboe ne se sépare jamais, l'endroit où a eu lieu la récolte prend l'aspect d'une bauge piétinée par les sangliers.

Les Koeboe n'ignorent pas la chasse à la grosse bête, mais ils ne s'y livrent pas couramment. Jamais, en tout cas, ils ne s'attaquent à l'éléphant qui d'ailleurs se laisse approcher par eux sans inquiétude. Ils évitent scrupuleusement le tigre.

> Quant au rhinocéros bicorne, ils n'hésitent pas à lui donner la chasse, tout

comme à l'inoffensif tapir, dont la chair est un régal pour les chasseurs qui en dévorent la viande crue, après l'avoir déchirée avec leurs ongles.

Vivant dans une promiscuité absolue avec des chiens faméliques — dont les aboiements n'ont rien de canin, et dont la fidélité admirable n'est guère en rapport avec la pauvre pitance qui leur est octroyée — n'ayant d'autres armes que l'épieu de bambou pointu, durci au feu — et qui leur sert également d'outil — ces peuplades sont encore au plus bas échelon de l'humanité, et, sous ce rapport, se placent presque au même niveau que les animaux qui leur disputent l'existence dans l'impassible immensité de la forêt.

Certaines de ces hordes en étaient toujours, il y a peu d'années, à l'âge du bois ou du bambou; aujourd'hui même la possession d'une lame de *parang* ou le fer d'une lance implique tout simplement quelques relations de trafic avec les forestiers de race malaise.

Il y a quelque trente ans, se pratiquait encore avec certaines peuplades un commerce de troc, «à la muette», pour ainsi parler. On appelait les Koeboe en frappant en cadence des coups redoublés sur les contreforts-cloisons d'arbres bizarrement ramifiés à la base par leurs racines verticales et divergentes formant autour du tronc les compartiments séparés.

Si une bande, ayant rassemblé quelques produits de cueillette, vagabondait dans les environs, elle répondait par un signal analogue, signifiant ainsi au marchand qu'il devait se retirer jusqu'à son embarcation, toujours assez éloignée.

Sur un nouveau signal, partant cette fois de l'arbre désigné par lui, le trafiquant trouvait sous celui-ci, et rangés dans un certain ordre, les produits forestiers que les Koeboe étaient disposés à échanger. Chacun des lots était surmonté de larges feuilles où s'épalaient des grains de riz, un morceau de sel, des fils de coton, des brins de tabac, indication des besoins à satisfaire.

À côté des diverses marchandises ainsi offertes, le colporteur plaçait la quantité, qu'il jugeait acceptable des articles demandés et ralliait aussitôt son bord. Si le Koeboe était servi à souhait, il enlevait les articles d'échange; dans le cas contraire, il reprenait les siens. Jamais le sauvage ne se laissait apercevoir; mais, tapi sous la feuillée, il surveillait son fournisseur.

Plus d'un Malais frappé à mort par le dard empoisonné d'une infallible sarbacane, payé de sa vie la tentative de tromperie qu'il avait préméditée. Si obscure, en effet, que pouvait être l'âme d'un Koeboe, il avait nettement conscience de l'injuste outrage infligé à sa bonne foi.

La définition de l'homme, «animal cuisant ses aliments» n'était pas, il y a peu de temps encore, strictement applicable aux Koeboe. Ils savent, cependant, tout comme les autres sylvicoles, se procurer du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. La méthode qu'ils emploient à cet effet est ingénieuse. Un rondin très sec, enfoncé solidement en terre après avoir été fendu en forme d'Y — les deux branches étant maintenues ouvertes par un coin inséré entre elles — est garni d'une poignée d'amadou obtenu par la dessiccation de certains champignons. L'installation